

## QUAND LE SERVICE DE SANTÉ FAISAIT « CARRIÈRES » La réutilisation des creutes de l’Aisne pour l’activité du Service de santé, pendant le premier conflit mondial

G. THOMAS

### RÉSUMÉ

Durant la Première Guerre mondiale, à partir de 1915 le front se stabilisa pour le reste du conflit. Les belligérants s’enterrèrent en creusant des kilomètres de tranchées, ouvrages à ciel ouvert, mais aussi des cagnas, petites cavités aménagées leur offrant un peu plus de sécurité. Dans deux régions riches en anciennes carrières souterraines, l’Aisne (secteur du Chemin des Dames) et l’Oise, ces sites souterrains furent aussi utilisés pour y abriter les combattants. La solidité des lieux étant éprouvée, le Service de santé put parfois s’y installer, ce que montre la lecture attentive des correspondances de poilus, mais aussi certaines traces (inscriptions, sculptures) qui y sont toujours présentes. C’est à la découverte de ces vestiges oubliés que nous vous convions.

**Mots-clé :** Aisne. Carrières souterraines. Service de santé. Vestiges.

### ABSTRACT

#### UNDERGROUND FRENCH MILITARY MEDICAL SERVICE DURING FIRST WORLD WAR.

During the First World War, the front began to settle down in 1915. On both sides troops dug miles of trenches that remained open to the sky. But they also dug dugouts and shelters that provided a safer haven. In France there are many underground quarries that were used to provide shelter in bunkers for troops in both the Aisne (The Ladies’ Trail sector) and Oise departments. Being secure and safe, such places were used to house medical facilities such as underground hospitals. Wartime letters and diaries bear witness to this fact. Moreover, evidence of these facilities has been found: inscriptions (soldiers’ graffiti) and sculpture workings that are still visible today. We invite you to discover these remains for yourselves.

**Key-words:** Aisne. French army medical corps. First World War remains. Underground quarries.

(Médecine et Armées, 2009, 37, 3, 283-288)

« Si le corps de l’armée était un peu débile, l’aménagement du service de santé appelé à le secourir était d’une richesse qui ne craignait pas de comparaison. Le grand chef du service était le médecin inspecteur Lasnet. (...) Il était l’ennemi des lésineries, et il voulait que tous les échelons du Service de santé eussent du superflu pour n’être pas exposés à manquer de quelque chose » dit le médecin inspecteur général A. Mignon in « Le Service de Santé pendant la guerre 1914-1918 » (© Masson 1927).

25 janvier 1916 : « Nous allons donc les quitter, ces carrières où nous avons passé presque 6 mois de la guerre dans les meilleures conditions possibles où nous avons trouvé bon gîte et sécurité absolue. Tous, nous partons à regret. » ; Extrait du carnet de Eugène Martin, brancardier au 16<sup>e</sup> Régiment d’Artillerie, 21<sup>e</sup> batterie « Ma campagne de 1914 : Guerre entre la France, l’Angleterre, la Belgique, la Russie, la Serbie contre l’Allemagne et l’Autriche ».

**Correspondance :** G. THOMAS, 21 rue Brézin, 75014 PARIS.  
gilles.thomas@paris.fr

### I. LE SERVICE DE SANTÉ PENDANT LA GUERRE 14-18.

Nous célébrions l’année dernière les 90 ans de la fin du premier conflit mondial, année qui vit aussi, triste coïncidence, la disparition du dernier vétéran français, notre dernier poilu : Lazare Ponticelli, auquel un ouvrage rendait déjà hommage un an avant (1). Il est des soldats qui ne furent pas autant médiatisés que les fantassins, bien qu’étant confrontés parfois à des risques similaires : les médecins, infirmiers, brancardiers et autres personnels de santé. Et si au cours de ce conflit, le Service de santé fit œuvre d’abnégation comme à son habitude, peu d’ouvrages en rendent compte.

Lorsque l’on se rend sur le terrain dans ce qu’il est convenu d’appeler le Front de l’Ouest (en fait, l’Est de la France), là où vécurent des millions de combattants à partir de 1915 lorsque débuta la guerre de position, on peut, en parcourant les champs de bataille, y apercevoir encore le relief laissé dans le paysage par les tranchées ainsi que les entonnoirs conséquence de la guerre de mines. Mais par endroits, il est aussi possible de s’enfoncer

dans le terrain, sous le terrain, et y découvrir des inscriptions manuscrites ou des sculptures laissées par les différents belligérants (2-4). Ainsi en est-il de la région de l'Oise et de l'Aisne, cette dernière au niveau du lieu, qui deviendra célèbre sous l'appellation de « Chemin des Dames ». Ces deux secteurs sont caractérisés par la présence de très nombreuses anciennes carrières souterraines de pierre à bâtir localement désignées par le mot « creute » (5-7). Parfois les combattants en parlent en utilisant les termes erronés de caverne ou grotte (höhle en allemand), ce que l'on retrouve dans leur correspondance ou bien les récits qu'ils publièrent depuis, alors que ces cavités souterraines n'ont rien de naturel. Ainsi, dans les Carnets de Eugène Martin, brancardier au 16<sup>e</sup> régiment d'Artillerie, 21<sup>e</sup> batterie, on lit à la date du 1<sup>er</sup> novembre 1914 : « Nous allons aujourd'hui au poste de secours dans une nouvelle grotte. Décidément, les hommes nous ont creusé des cavernes spéciales. Nos camarades des 22 et 23<sup>es</sup> batteries se sont installés dans une carrière à cent mètres environ de notre ancienne. Ils ont construit une cheminée dans un coin de la grotte et le commandant leur a donné des planches pour fermer le coin afin d'être seuls et mieux abrités du courant d'air. Pour aujourd'hui, nous allons coucher dans la grande grotte où nous couchions au début. » (8)

Ces carrières, après avoir servi à extraire des pierres pour construire un habitat local en dur, furent très souvent par la suite transformées en champignonnières, Elles furent ensuite converties pendant le premier conflit mondial en abris par les différentes forces en présence, renfermant alors un « précieux trésor : d'excellents champignons destinés à Paris. Nous en prenons naturellement possession, mais sans en venir à bout, tellement les cultures sont étendues » (9). On put alors y installer des « postes chirurgicaux avancés » (PCA) ; et de nos jours on peut encore retrouver des traces méconnues et non protégées (et en conséquence parfois vandalisées) de cet aménagement d'il y a près d'un siècle (fig. 1).



Figure 1. Linteau décoré dans une carrière souterraine à Ciry-Salsogne. Dans la banderole au dessus du blason se lit la gravure « Service de Santé ». (Photo Jean-François Weiss).

## II. DÉPLOIEMENT DES POSTES CHIRURGICAUX AVANCÉS (PCA).

Les premiers PCA sont nés en Argonne à la Harazée, dans une maison particulière au revers d'une falaise (les blessés y étaient amenés en brouette), et au Claon, dans la mairie du village masquée par une élévation de terrain (le transport s'y faisait par voitures automobiles). Devant le succès des résultats obtenus par ces deux postes avancés ainsi que leur rapide retentissement, d'autres chirurgiens entreprenants eurent l'idée d'essayer d'accorder les mêmes avantages aux grands blessés de leur secteur. À défaut de bâtiments, destructions du front obligent, c'est sous terre que furent créés les nouveaux postes chirurgicaux avancés. « Étant donné qu'il restait en arrière des tranchées des postes de commandement déshabités, le Service de santé pouvait s'y glisser à la manière d'un bernard-l'hermite et en adapter assez vite l'intérieur à ses besoins. Ce fut une méthode qui se généralisa : les postes de secours chirurgicaux avancés qui sont nés après ceux de l'Argonne ont été souterrains. » (10)

En juillet 1915 un PCA fut alors créé à Berzieux, sur la route de Ville-sur-Tourbe à Sainte-Menehould, par le docteur Jean Fiolle, à 800 mètres des lignes ; néanmoins, certains trouvèrent qu'il était encore trop près. À l'intérieur avaient été ménagés deux compartiments distincts, l'un pour la salle d'opération, l'autre pour le logement de six blessés, du chirurgien, de ses aides et de quatre infirmiers. Le médecin-major Robert Proust, qui avait eu l'expérience des tranchées de la butte de Vauquois, créa un poste aux Reitz sur la route de Béthune à Arras, à 300 mètres en arrière de Neuville Saint-Vaast. D'autres postes, considérés comme des modèles du genre, furent pensés par Robert Picqué partout où il passa :

– Condé-sur-Biesme (partie ouest de l'Argonne) : ce sont deux galeries parallèles de 32,80 m, reliées par quatre galeries perpendiculaires larges de 3 m, espacées de 5,40 m (l'une pour le groupe électrogène, une pour la salle d'opération et les pansements, les deux autres servant de dortoirs) ;

– Souain ou Paulinier (à 6 km au nord de Suippes) : une sape de 66 m de front et 20 m de profondeur, constituée de deux galeries parallèles reliées par huit tunnels, l'intérieur étant entièrement tôle ;

– Assevillers (devant Proyart, dans la Somme) : les parois et le plafond étaient totalement coffrés (cet emplacement avait été occupé auparavant par le poste de commandement d'un général de division) ;

– et enfin le moulin de Laffaux (sur le Chemin des Dames, Aisne).

L'expérience montra qu'un terrain n'est pas plus en danger à 500 mètres qu'à 2 km du front, limites d'une zone où le secteur est également battu ; il y tombe en moyenne le même nombre d'obus. Suivant ces observations, lors de la bataille de l'Aisne (27 mai – 5 juin 1918), des postes chirurgicaux avancés furent installés à 4 – 5 km du front, dans des caves blindées mais aussi dans les carrières dites creutes dont la région est particulièrement riche : Nampcel, Epagny, Leuilly,

Vaux-Morsain, Laffaux, Chavigny, Bois-Roger, Mont Notre-Dame, creute 1, Vailly, camp Girodon, Beurieux, Guyencourt, Bouvancourt, Trigny, Faverolles, etc. Tandis que des groupements d'ambulances se tenaient à 10 – 15 km du front : Vauxbuin, Courcelles, Courlandon, Sapicourt, Igny l'Abbaye (fig. 2).

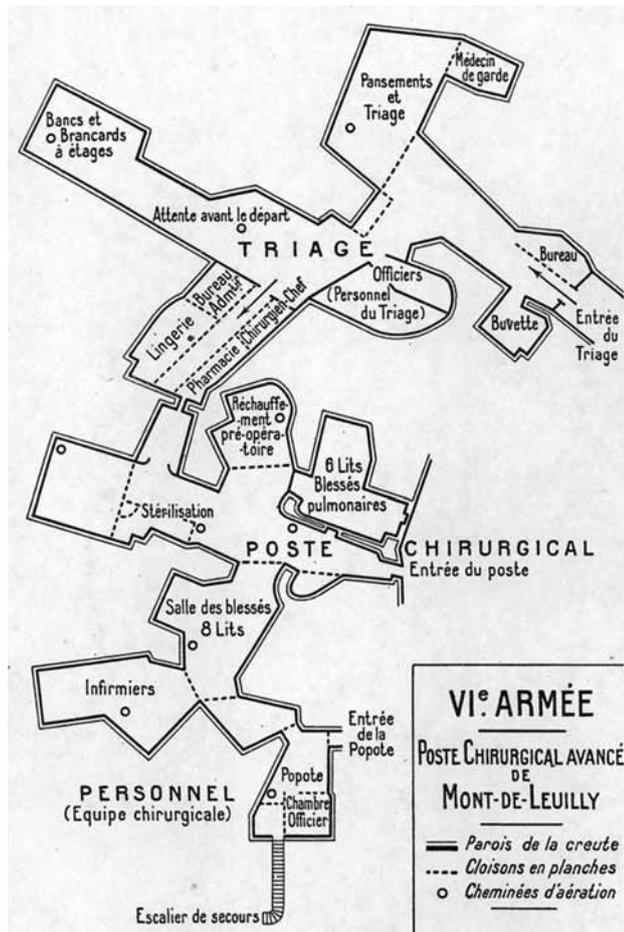


Figure 2. Plan détaillé de l'aménagement d'une carrière à Mont de Leully (Aisne), convertie en Poste Chirurgical Avancé. (Extrait de *Le Service de santé pendant la guerre 1914-1918*, par le Médecin Inspecteur Général A. Mignon).

### III. AMÉNAGEMENT DE CES POSTES SOUTERRAINS.

À Confrécourt, il est possible de visiter la carrière dite du 1<sup>er</sup> Zouave (fig. 3) gérée, surveillée et protégée par l'association « Soissonnais 14-18 ». Elle se caractérise entre autre par la présence en son extrémité terminale, d'un autel taillé dans la paroi : l'une des deux chapelles sculptées dues au père Donœur (11, 12). Une étude se basant sur la visite de 360 sites souterrains dans le département de l'Aisne, a permis de trouver pour l'instant 33 chapelles, ainsi qu'une reconstitution de la grotte de Lourdes, à Bourg et Comin, là où se trouvera une ambulance pendant l'offensive du Chemin des Dames de 1917. Immédiatement à la droite de l'autel de Confrécourt, un escalier, dont la partie supérieure est



Figure 3. Dans la carrière de Confrécourt, blason du 4<sup>e</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> Zouave, dédié au Service médical. Sur celui-ci sont gravés les noms du Médecin chef Mercier et de son adjoint Lumière, mais il était visiblement prévu d'y ajouter d'autres noms. (Photo Jean-Philippe Guichard).

aujourd'hui comblé, aboutissait directement aux tranchées. Juste à côté de cette creute se trouve celle de l'hôpital, qui accueillit les médecins et infirmiers du Service de santé du 26<sup>e</sup> RI, et qui abrita au plus fort des combats jusqu'à 400 blessés (300 autres pouvaient être abrités dans la carrière voisine). La « carrière de l'Hôpital » possède aussi son petit autel à l'écart dans le fin fond du site. Dans ce site, plusieurs médecins ont gravé leur nom ; ainsi Henry Maréchal, soldat du 404<sup>e</sup> régiment d'infanterie qui a même précisé : « Interne des hôpitaux de Paris ». Il eut pour brancardier Maurice Escande, qui deviendra par la suite sociétaire de la Comédie française (fig. 4).

Dans le compte rendu de la conférence que donna Robert Picqué le 15 octobre 1923 à l'Union fédérative des médecins de réserve et de l'armée territoriale sur le « Secours chirurgical avancé », on lit le détail du luxe de l'aménagement de ces postes souterrains : tous les locaux devaient être blanchis à la chaux, la salle d'opération garnie de moleskine, les planchers recouverts de linoléum, les blessés étendus sur des matelas de laine dans des lits métalliques disposaient de tables de nuit tapissées de toile cirée blanche (on note également la présence de l'électricité, l'amorce d'une salle de bains avec baignoire émaillée, une radiologie opérationnelle, etc.)

En 1917, la dénomination de « poste chirurgical avancé » fut étendue à des ambulances plus avancées que d'autres parce que les dispositions du terrain permettaient de les établir à proximité des troupes. Par exemple dans l'Aisne à Beurieux (dans les caves d'un château et d'autres galeries sises à proximité, bâtiment déjà requis dans ce but en août et septembre 1914), à la ferme Hameret, à Vailly, etc. En avril 1918 à Moyenneville dans l'Oise, il y eut aussi une installation d'ambulances. Et un peu plus tard au moulin de Laffaux, un poste de général de division fut converti en poste chirurgical avancé.

Pendant ce temps là, les allemands savaient déjà utiliser abondamment le béton (13). Lorsque en septembre 1917, la section de Louis Désalbres occupe un immense abri à trois sorties dans le secteur de Montfaucon (près du bois



Figure 4. Sur ce blason du 1<sup>er</sup> bataillon du 404<sup>e</sup> régiment d'infanterie, on retrouve le nom de Henry Maréchal, interne des hôpitaux de Paris. Ce nom est suivi de ceux du médecin auxiliaire A. Engelhard, du caporal Touzard infirmier et du brancardier Maurice Escande, futur sociétaire de la comédie française. (Photo François Delaleau pour « Soissonnais 14-18 »).

d'Avocourt) : « C'est un ancien poste de secours allemand, profond de 12 mètres et capable de résister à du 210. (...) L'intérieur cimenté est formé de multiples couloirs desservant des chambres à couchettes. Dans la salle d'opération du matériel de chirurgie et des médicaments gisent dans tous les coins » (14). On note aussi un blockhaus de 35 mètres de longueur dans le sud-est du saillant de Saint-Mihiel, immédiatement derrière une tranchée de deuxième position (15). Cette structure semi-enterrée, désignée par l'abréviation San. U. sur certaines cartes (Sanitäts-Unterstand = abri du Service de santé), construite en avril 1916, comprenait une pièce pour les médecins, une pour le personnel soignant, une pour les blessés légers, une pour les plus graves ainsi qu'une salle d'opérations ; Metz servait alors de base arrière pour le service de santé allemand.

#### IV. AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS DES CARRIÈRES.

Ce qui convenait parfaitement à l'un des camps en présence (la protection naturelle d'une carrière souterraine pour y établir un hôpital proche de la ligne de front), fut aussi bien évidemment adopté par les autres belligérants. Ainsi par exemple fut-il fait par les Canadiens à Vimy qui aménagèrent sous la célèbre butte une infrastructure de tunnels avec des voies ferrées desservant les divers quartiers comprenant les bureaux de commandement, ainsi qu'un hôpital (16). De même

pour les anglo-saxons à Arras (dans la carrière Wellington), ou à Naours, dont la cité souterraine avait été transformée par les Anglais en hôpital souterrain. Les Allemands, quant à eux, utilisèrent aussi bien évidemment les creutes dont pour n'en citer que deux : une près de Coucy en 1916 (Die Woche), ainsi qu'une carrière à Crouy pendant l'offensive française de 1917, deux cas où des photos intérieures d'époque existent. On peut aussi voir de nos jours la carrière dite des Cinq Piliers (17) où du 8 mai au 9 juin 1918 le 324<sup>e</sup> RI s'installa (près de Drelincourt ; elle est gérée par l'association « Patrimoine de la Grande Guerre »). Ceci sans évoquer, mais sans négliger pour autant, les postes de secours (structures plus légères mais néanmoins efficaces et indispensables sur le front), aménagés en souterrain qui se sont généralisés dans les deux camps en présence (fig. 5).

Mais la sécurité des creutes est toute relative : « Enfin, un dernier et le principal danger des creutes est celui d'y être bloqué par les éboulements résultant des bombardements. Le fait s'est produit et des garnisons entières de creutes ont été ainsi faites prisonnières », écrit le général Jacques Rouquerol (18), ce que l'on retrouve aussi dans divers témoignages de poilus. « Quelle nuit bon dieu ! Les Boches ont attaqué et pris les trois premières lignes de tranchées ; le bataillon de Camille enfermé dans l'éboulement des Creutes a été fait prisonnier en entier » (19). Tandis que dans le carnet de notes d'un ambulancier on lit, à la date du samedi 15 juin 1918 : « Suis allé jusqu'au P.S. 1<sup>er</sup> bataillon de l'autre côté du ravin, grande carrière effondrée, en un endroit deux artilleurs sont dessous » (20). Un autre risque auquel étaient confrontés les soldats s'abritant dans des carrières, se trouvait être le gazage de la position à partir des cheminées d'aération, qui pouvaient également servir à jeter des grenades à l'intérieur de l'abri.

#### V. POUR SERVIR DE BILAN À L'ACTION DU SERVICE DE SANTÉ.

Un bilan fut tiré de l'expérience pratique qu'apporta la création de « postes chirurgicaux avancés » pendant tout



Figure 5. Entrée d'un Poste de Secours français dans la commune de Vingré. S'il est parfaitement localisé, il n'est aujourd'hui plus accessible. (Carte postale – collection Jean-François Weiss).

le cours du premier conflit mondial : la capacité optimale était de 20 à 25 lits, et bien évidemment il valait mieux qu'ils soient établis d'une manière suffisamment abritée pour résister à un bombardement. Donc dans le cas d'une guerre de position, la protection par un blindage de couverture était recherchée, le summum étant la présence d'une ancienne carrière souterraine pouvant être réutilisée à cet effet après aménagement, la localisation idéale étant à proximité du terminus de l'évacuation à bras des hommes blessés, et à la tête de ligne des autos sanitaires. Il s'avéra en fait que l'activité constatée de ces postes avancés fut faible, car ils avaient en général été construits dans des secteurs calmes et en sommeil. L'un des moins chanceux étant Condé-sur-Biesme, dont l'installation prenait à peine fin quand l'ordre de déplacement du 18<sup>e</sup> Corps auquel appartenait Robert Picqué, arriva. Nous allons néanmoins évoquer l'efficacité du Service de santé en nous focalisant sur son activité lors de l'offensive du Chemin des Dames en avril-mai 1917 (21-23). Après recoupement de plusieurs données statistiques, il apparaît que cette grande offensive qui débuta le 17 avril fit autour de 80 000 blessés pour deux semaines de combats, compte non tenu des malades (le Service de santé déclara lui-même les chiffres de 77 000 à 81 000 blessés). Six « hôpitaux d'opération et d'évacuation » (HOE) avaient été prévus afin de traiter 10 000 hommes ; ils furent pratiquement dix fois plus nombreux à requérir des soins !

Ces HOE (répartis au nombre de un par corps d'armée) furent littéralement débordés, n'ayant pu ni prévoir l'afflux massif de blessés, ni les traiter comme il fallait. Mais au corps défendant du Service de Santé, il convient de préciser que « au moment de l'action offensive du 16 avril, la plupart des HOE du front de bataille n'étaient pas achevés et que leur nombre de lits était insuffisant, que les équipes chirurgicales ne se trouvaient pas suffisamment nombreuses pour assurer les interventions opératoires, etc. » (24). La chaîne sanitaire comprenait alors trois étapes, chacune étant clef dans l'acheminement des blessés : leur prise en charge par les régiments jusqu'aux points de réception par des ambulances, de là transfert des blessés vers les ambulances divisionnaires à une dizaine de kilomètre des lignes (comportant chacune 300 lits pour intransportables), les blessés graves étant transportés vers les HOE, d'une capacité théorique de 3 000 lits, où ils étaient opérés avant d'être évacués en train vers les hôpitaux de l'arrière ou à Paris. Et de plus, le système des évacuations par ces trains sanitaires, était lui aussi loin d'être fonctionnel d'une manière optimale.

En avril 1917, c'est donc au niveau des HOE que se produisit un goulot d'étranglement : insuffisance des moyens chirurgicaux, mais aussi mauvais fonctionnement des évacuations qui ne dépendaient pas du Service de santé, la priorité absolue des déplacements lors de l'offensive d'avril étant donnée à l'alimentation de la bataille en troupes fraîches, et non au transport des blessés. Par exemple, le HOE de Bouleuse qui disposait de 1 000 lits le 16 avril, va recevoir plus de 7 000 blessés en quatre jours mais ne pourra en évacuer qu'un peu plus de

5 000. À Prouilly le même jour où 576 blessés sont évacués, il en entre 2 586. Sur les 1 499 grands blessés arrivés en trois jours, les chirurgiens de Prouilly travaillant sans relâche (les équipes se relayant sans aucun temps mort), et avec un zèle et un dévouement que les rapports soulignent, ne purent en opérer que 533 ; tous les chirurgiens de France n'auraient d'ailleurs pas suffi devant le nombre de blessés dû à l'offensive de l'Aisne ! Le Service de santé n'a au final, nullement failli à la tâche qui lui était assignée.

## VI. DEVENIR DE CES TRACES SOUTERRAINES.

Au lendemain de la disparition du dernier témoin direct de la Grande Guerre, de tous ces aménagements que reste-t-il aujourd'hui ? Beaucoup plus que l'on ne peut penser : une multitude de traces pour qui sait où chercher. En effet, les soldats ont laissé de très nombreux écrits in situ, sur la roche de ces sites souterrains, témoignages toujours lisibles de nos jours. Les inscriptions manuscrites sur une paroi sont labiles par définition lorsqu'elles sont non gravées, mais dans une carrière souterraine elles durent infiniment plus longtemps qu'en surface car l'hygrométrie et la température sont constantes, nuit et jour, été comme hiver. Toutes ces traces rupestres (graffiti(s) et sculptures) sont fragiles d'autant plus que ces lieux sont régulièrement parcourus par des individus pas toujours respectueux, par ignorance ou par pure bêtise. Il en est de même pour tous les sites clos possédant des inscriptions historiques : des grottes possédant des traces pariétales datant de la préhistoire, jusqu'aux



Figure 6. Écusson du 1<sup>er</sup> bataillon du 174<sup>e</sup> régiment d'Infanterie commandé par le colonel Colonna d'Istria sur lequel sont cités les trois médecins majors Weill, Cala et Dubois. Du coq sculpté au sommet du tableau d'honneur à gauche, il ne reste désormais plus que le panache de la queue ; dégradation naturelle, mutilation volontaire ou pur vandalisme ? (Photo Jean-Philippe Guichard).

blockhaus que nous léguèrent les armées allemandes lors la seconde guerre mondiale (25, 26). À leur fragilité intrinsèque, car le temps qui passe inexorablement ne facilite pas leur conservation et rendra de plus en plus difficile leur simple lecture, vient donc s'ajouter le facteur humain encore plus difficilement contrôlable, certains n'ayant aucun scrupule à vandaliser ce type de vestiges quand ils les découvrent (fig. 6).

Le dernier poilu étant aujourd'hui décédé, seules ces carrières parlent encore par la main des soldats qui y ont laissé des traces spécifiques, plus ou moins artistiques, mais qui sont des vestiges historiques indéniables et personnels, pas encore reconnus à leur juste valeur. Lorsque l'on a la chance de pénétrer dans ces lieux, si on ne se découvre pas frères d'armes de tous ces soldats (on ne le pourra jamais, vivant dans un cocon douillet alors qu'eux ont connu des conditions plus qu'inhumaines), on ne peut s'empêcher d'être les frères d'âmes de tous ces hommes, quelle que soit leur nationalité.

Souhaitons que ces diverses inscriptions souterraines et œuvres picturales (sculptées ou non) subsistent encore

longtemps dans ces lieux hors du temps que constituent les anciennes carrières souterraines.

**Remerciements :** Jacqueline Actis, pour le carnet de son grand-père Eugène Martin (brancardier) mis en ligne sur Internet (<http://chtimiste.com/carnets/martin.htm>), ainsi que d'autres documents transmis directement. Paula Kesteloot-Flanagan, spécialiste des visites sur les traces de la première guerre mondiale autour des champs de bataille de la Somme, pour la mise en forme de l'abstract (<http://www.pfk-languages.com>). Les associations préservant quelques-uns de ces vestiges intrinsèquement fragiles, et qui font aussi malheureusement l'objet de convoitises de la part de certains individus sans scrupule : Soissonnais 14-18 : c/o Jean-Luc Pamart, Ferme de Confrécourt, 02 290 Nouvron - Vingré ; Chemin des Dames : c/o Gilles Chauwin, 27 rue du Québec, 02000 Laon ; Patrimoine de la Grande Guerre : c/o Didier Guénaff, 24 rue du Chêne, 60 138 Chiry-Ourcamp. M<sup>mes</sup> Hélène Barthélémy et Campistron, pour les relectures de l'ensemble de l'article.

---

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

---

1. Muelle R, Guyot Ph, Ragot C, Mercier-Bernadet F. Hommage à Lazare Ponticelli (Dernier légionnaire de la Grande Guerre). Sceaux : L'esprit du Livre/collection Histoire et Mémoires Combattantes; 2007.
2. Anonyme. Le salon des poilus. Lectures pour tous 1916; 12<sup>e</sup> Liv. (n° 58, du 15 mars 1916): 937-43.
3. Béliard O. Sur le Chemin des Dames. Lectures pour tous 1917; 23<sup>e</sup> Liv. N° 127, du 1<sup>er</sup> septembre: 1572-81.
4. Soissonnais 14-18. Le Graffiti des tranchées (Graffitis, sculptures et autres traces de la Grande Guerre). Saint-Christophe à Berry: Soissonnais 14-18; 2008.
5. Lachaux G. Les Creutes. Chemin des Dames et Soissonnais. Cerneux: L'encrier du Poilu; 2005.
6. Sosson C, Devos A, Lejeune O, Fronteau G. Les « creutes »: carrières souterraines entre Reims, Laon et Soissons. Subterranea (bulletin de la Société Française d'Étude des Souterrains) 2006; n° 138: 50-61.
7. Mauvais L. Souterrains de l'Aisne (Carrières de Laon, Saint-Gobain, Vassens, Prémontré, Danisy...). Saint-Cyr sur Loire: Alan Sutton/collection Passé Simple; 2004.
8. Actis J. Eugène Martin, brancardier au 16<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie, 21<sup>e</sup> batterie; 2006. <http://chtimiste.com/carnets/martin.htm>
9. Muchembled J. (Patrimoine de la Grande Guerre). La Première Guerre mondiale dans l'Oise. La guerre de position dans le Noyonnais (1914-1915): Témoignage sur l'histoire du 76<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Hambourg, par l'Oberstleutnant Nau, commandant du 2<sup>e</sup> bataillon. Louviers: Ysec & Association Patrimoine de la Grande Guerre; 2002.
10. Mignon A. (Médecin Inspecteur Général). Le Service de santé pendant la guerre 1914-1918. Paris: Masson; 1926-7.
11. Pamart J-L. Le paysan des poilus. Sainte-Marguerite sur Mer: Les Équateurs; 2004.
12. Hardier T. Les chapelles souterraines. in Cazals R, Picard E et Rolland D. eds. La Grande Guerre: Pratiques et expériences. Paris: Privat, 2005 : 355-64.
13. Weiss J-F. Une ambulance et un casernement souterrain allemand; vendredi 24 septembre 2007. <http://souterrains.vestiges.free.fr/spip.php?article25>.
14. Désalbres L. Mon carnet de route (1916-1918). Dax. Imprimerie Dumolia; 1958.
15. Laparra J-C, Hesse P. Les chemins de la souffrance... Le Service de santé allemand (Saint-Mihiel – Hauts-de-Meuse – Woëvre – Metz) 1914 – 1918. Louviers: Ysec; 2004.
16. Labayle É. Les Canadiens à Vimy: 9 avril 1917. Louviers: Ysec; 2003.
17. Bonnard J.-Y., Guénaff D. Les souterrains de la Grande Guerre: d'Attiche aux Cinq Piliers. Saint-Cyr sur Loire: Alan Sutton/collection Témoignages et récits; 2005.
18. Général Rouquerol J. Le Chemin des Dames 1917. Paris: Payot/collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale; 1934.
19. Tucoc-Chala J.-E. 1914-1919: Carnets de route d'un artilleur. Biarritz: J & D éditions; 1996.
20. Servettaz G, Lavedrine C, Vatel H. Eds. Jean Prévot: Carnets d'un ambulancier et pharmacien. De la bataille de Quennevières aux combats du Soissonnais (1915-1918). Sainte-Marguerite sur Mer: Les Équateurs; 2007.
21. Prost A. Le désastre sanitaire du Chemin des Dames. In Offenstadt N. ed. Le Chemin des Dames: de l'événement à la mémoire. Paris: Stock, 2004 : 137-51.
22. Genteur N. De l'hécatombe au désastre. L'Aisne (numéro spécial: 1917 Le Chemin des Dames 2007 : 21.
23. Verquin R. À Prouilly, le martyr des blessés. L'Aisne (numéro spécial: 1917 Le Chemin des Dames) 2007 : 41.
24. Procès-verbal de la « Commission de l'armée du Sénat » en 1917.
25. Hohnadel A, Goby J-L. La mémoire des forts. Peintures murales des soldats de la Ligne Maginot et des forts de Metz 1914-1940. Metz: Serpenoise; 1990.
26. Durrieu A. Des bunkers et des hommes. Andrésey: Alain Durrieu; 2004 : 208 p.

